

QU'EST-CE QUE LA VIE? ¹

« *Qu'est-ce que la vie?* »
(*Jacques, IX, 14.*)

A cette question, l'apôtre répond en relevant l'un des caractères de la vie humaine, sa brièveté. Ce n'est, dit-il avec mélancolie, « qu'une vapeur qui paraît pour un peu de temps », vapeur légère et brillante, plus souvent lourde et sombre, mais quelle qu'elle soit, elle s'évanouit bientôt.

A cause même de cette brièveté, une autre question se pose, — et elle a donné lieu surtout en Angleterre, le pays du sens pratique, à toute une littérature : — « La vie vaut-elle la peine d'être vécue ? »

1. Pâques, 1889.

Pour nous, chrétiens, la réponse n'est pas douteuse. Oui, la vie est bonne, la vie a une valeur immense, si l'Évangile est vrai, si l'homme tombé en Adam a été relevé par Jésus-Christ; si le jour du vendredi saint, avec le mystère de la croix, si le jour de Pâques, avec le triomphe de la résurrection, expriment des réalités, rappellent des faits qui s'imposent. La vie est bonne, la vie a une valeur immense, si elle est la préface de l'éternité; si, du sein de notre exil terrestre, nous pouvons saluer avec assurance les rives de l'éternelle patrie.

Mais, je le dis avec non moins de conviction, la vie est une ironie, la vie est un mal, s'il n'y a point d'au-delà. Or, où trouver la certitude de l'au-delà, si ce n'est dans l'Évangile, vérité révélée, parole apportée du ciel?

Vous montrer ce que cette certitude donne de prix et de grandeur à l'existence terrestre, vous montrer en même temps à quelle médiocrité, à quelle misère, à quel désespoir nous condamneraient les doctrines de néant dont l'invasion menace notre monde moderne, — n'est-ce pas entrer dans l'esprit de cette fête de Pâques qui proclame avec tant de hardiesse la foi en la vie éternelle?

I

De tout temps, un instinct d'immortalité, prophétie obscure de l'Évangile, s'est manifesté dans le cœur humain. — L'homme, frappé du désaccord entre ce qu'il est et ce qu'il voudrait être, entre ce qu'il possède et ce qu'il désire, entre la vie pour laquelle il est fait et la mort qu'il ne peut conjurer, — l'homme s'est dit que sa destinée ne peut tenir entre un berceau et une tombe.

Prenons quelques exemples de cette contradiction.

La loi du bien s'impose à nous. N'est-il pas vrai que, enfant, au début de notre vie morale, nous en avons senti toute l'autorité? Comme nous avons souffert de nos premières fautes! Comme nous avons évité de rencontrer le regard de notre mère, cette conscience visible de notre conscience intérieure. Il est vrai! les nobles pudeurs de notre âme ont été bientôt flétries; notre idéal s'est abaissé; à force de voir pécher autour de nous, nous nous sommes familiarisés avec le mal, jusqu'à ne plus nous le reprocher, jusqu'à ne plus même l'apercevoir... Mais ce n'est pas à ce désordre qu'il faut

regarder, c'est à l'ordre dont nous avons l'instinct primordial. Un jour s'est rencontré où tout être humain, même le criminel, a fait le rêve du bien. Cela suffit à notre démonstration ! Le bien est la loi de notre nature ; l'idéal moral doit être atteint ; donc il y a une suite, un complément, un au-delà de la vie terrestre.

L'instinct du bonheur est au dedans de nous ; la souffrance, d'où qu'elle vienne, est contraire aux aspirations de notre nature. Ce rêve du bonheur s'est-il réalisé ? On y croit à dix-huit ans, et puis la vision brillante s'éloigne, ... s'éloigne toujours ! Il est bien rare que nous possédions l'être ou l'objet de nos désirs ; et, si nous l'obtenons, il perd son charme par la possession elle-même, comme ce voile mystérieux gardé dans le temple et rêvé par la princesse carthaginoise : « Quand elle l'eut contemplé, dit le poète, elle fut surprise de ne pas avoir ce bonheur qu'elle imaginait autrefois ; elle restait mélancolique devant son rêve accompli. » — On n'a pas oublié le mot de César au faite de la gloire : « Est-ce là tout ! » Oui, est-ce là tout ? c'est le mot qui s'inscrit sur toutes nos joies terrestres ! ... Puisque nous rêvons l'infini du bonheur sans jamais

saisir notre chimère, c'est que le bonheur est quelque part; c'est qu'il y a un au-delà.

Nous avons en nous la loi de la justice, et c'est l'injustice qui règne le plus souvent ici-bas. Je ne parle pas de ces oppressions séculaires, de ces iniquités éclatantes, de ces triomphes de la force heureuse qui sont comme la trame de l'histoire; je parle des injustices quotidiennes dont nous sommes les témoins et qui font souffrir tout cœur généreux. Pauvres sans travail, ouvrières privées d'un salaire suffisant, enfants délaissés ou victimes de la perversité de leurs familles, — combien longue la liste de ceux pour lesquels la vie n'est qu'une défaite et auxquels il faut appliquer l'adage cruel : *Vae victis*, « Malheur aux vaincus! » Et ce qui était hier est aujourd'hui, sera demain! — Il semble cependant que, au sein de nos sociétés démocratiques, il en devrait être autrement. Eh bien! la loi de la sélection naturelle, de la concurrence vitale, qu'on prétend liée à la loi du progrès et qui trouve aujourd'hui tant d'adeptes passionnés, ne justifie-t-elle pas le droit du plus fort? ne tend-elle pas à substituer aux vieilles aristocraties disparues, l'aristocratie moderne de l'argent et du succès qui procède, sans aucun

scrupule, à l'écrasement des faibles? — Puisque la loi de justice est si souvent violée au sein des sociétés humaines, notre conscience proteste; elle appelle une réparation; elle postule un au-delà. Et nous souscrivons tous au mot éloquent d'Eugène Bersier qui disait dans sa chaire de l'Étoile, deux jours avant de mourir : « Au nom de la justice, j'affirme la vie éternelle. »

Enfin, nous sommes faits pour la vie, nous l'appelons de toute l'énergie de notre âme, et pourtant tout meurt ici-bas! L'être le meilleur, le plus précieux, le plus tendrement aimé est précisément celui qui est arraché de nos bras... jusqu'à ce petit enfant qui n'a connu de la vie que sa pure aurore, qui n'a donné et reçu que des caresses, des sourires, — le voilà maintenant couché sur son petit lit, immobile, rigide, aussi blanc que les blanches fleurs déposées par la main de sa mère. O mélancolie des choses terrestres..... Les peuples, les cités meurent à leur tour; un jour on cherchera, au milieu des ruines, le lieu où fut Paris, comme on cherche la trace, au désert, de Ninive ou de Babylone; et notre petite planète disparaîtra elle-même, sans retentissement, dans les vastes solitudes

du ciel des astres... En attendant, c'est nous qui allons disparaître, selon la prophétie d'un réalisme saisissant du grand Bossuet : « Ne voyez-vous pas vos successeurs qui naissent, qui s'avancent et qui semblent nous pousser de l'épaule pour nous dire : « Retirez-vous, c'est maintenant notre tour ! » Faits pour la vie, nous trouvons partout la mort ; décidément notre cœur réclame l'au-delà.

Ces inductions sont comme les pierres d'attente posées par la conscience universelle. Que fait l'Évangile ? Il construit l'édifice. Il répond à nos pressentiments par une parole venue d'en haut ; c'est Jésus-Christ qui l'a dite : « Celui qui croit en moi a la vie éternelle. » Jésus ne discute pas sur l'immortalité comme les sages et les philosophes ; il l'affirme. Il nous montre le ciel comme la maison du Père d'où il vient, où il va, et dans laquelle il veut entraîner ses disciples. Il fait plus encore ; il réalise la vie éternelle par sa sainteté parfaite ; il la met en œuvre, si je puis ainsi m'exprimer, en rendant l'homme capable de la vivre. Par son sacrifice, Jésus a rendu à l'homme le cœur de Dieu, à Dieu le cœur de l'homme ; la réconciliation s'est magnifiquement opérée sur la croix. Dès lors, l'homme

reçoit ce don merveilleux de la vie céleste qui se manifeste par l'amour, l'obéissance et la sainteté ; vie impérissable, car « la sainteté ne meurt pas » ; vie dont nous célébrons aujourd'hui l'éclatant triomphe en la personne de notre Sauveur ressuscité. De même que la puissance de sa vie devait briser la pierre du sépulcre, de même la vie qu'il communique à ses disciples brisera les liens de la mort. Pour le chrétien, la tombe n'est qu'un passage, redoutable sans doute, mais il aboutit à l'éternelle gloire. Ainsi ce tunnel des Alpes qu'on ne peut franchir sans émotion ; mais après les ténèbres, la lumière!... Et la vapeur rapide emporte le voyageur vers le ciel brillant, vers la terre enchantée de l'Italie. Voilà nos espérances, ou plutôt, voilà nos certitudes depuis que le Christ est mort et ressuscité.

II

Eh bien ! avec Dieu pour Père, avec Jésus-Christ pour Sauveur, avec le ciel pour lendemain, — dites-moi si la vie n'acquiert pas aussitôt une valeur immense ?

Et d'abord, elle porte un sceau de grandeur. « L'homme moissonne ce qu'il a semé », dit saint Paul. Or la vie avec tout ce qui la compose, actions, pensées, volonté, affections du cœur, voilà la semence; la moisson, c'est l'éternité. Si donc ces divers éléments sont dirigés vers Dieu et vers le ciel, quel noble élargissement de la destinée humaine! Se dire qu'on travaille pour un but supérieur, la volonté de Dieu, la gloire de Dieu; pour une œuvre impérissable, le royaume de Dieu, ne trouvez-vous pas que cela donne du prix au plus petit devoir? En sorte que ce ne sont pas seulement les chrétiens illustres qui portent, au front, un cachet de grandeur, — artistes, savants, poètes, hommes de guerre, hommes d'État; — c'est le plus obscur, c'est le plus petit des croyants : c'est toi, humble ouvrier qui accomplis fidèlement ta tâche, sous le regard de Dieu; c'est toi, pauvre infirme dont la prière est une activité, dont la patience est la plus touchante des prédications; c'est toi, soldat inconnu, qui pratiques la devise d'un chef huguenot : « Doux est le péril pour Dieu et la patrie! » Vous faites tous une œuvre grande aux yeux de Celui qui ne l'apprécie pas à son éclat, mais à sa valeur morale. Savez-vous que le devoir,

la justice, l'amour, ne sont pas des phénomènes passagers, comme ce qui est matériel, mais des choses qui demeurent et qui triomphent du temps ? On a dit avec raison ¹ que le royaume de Dieu est un temple immense dont les murs inébranlables préservent de la destruction tous les matériaux qui le composent, non seulement les pierres de façade, mais les plus petites pierres, et jusqu'aux infimes grains de sable entrés dans sa structure éternelle.

Et cette vie n'est-elle pas consolée ? Assurément. Car elle est fondée sur une joie supérieure, celle d'avoir un Dieu Sauveur et de se sentir enveloppé dans son plan d'amour ; joie indépendante de toutes les vicissitudes, qui crée dans l'âme, comme dans l'Océan, un fond paisible sous les agitations de la surface. D'ailleurs à quelle joie pure suis-je appelé à renoncer ? Est-ce à la joie de la science ou de l'art dont chaque progrès glorifie le nom de mon Dieu ? Est-ce à l'admiration de la nature qui m'apparaît, sous chacun de ses aspects, comme un sourire du Créateur ? Est-ce au bonheur des affections domes-

¹ Bridel.

tiques qui, toutes, sanctifient mon âme, en l'unissant à l'auteur de mes biens ? Est-ce à la joie plus austère de servir les nobles causes de la charité ? Mais ces nobles causes, je dois les aimer avec passion, car Dieu veut m'associer à son œuvre et me défend de « vivre pour moi-même ». Oui, toutes ces belles choses, l'art, la science, la poésie, la nature, le devoir, le sacrifice, m'apparaissent comme la prophétie de ce royaume éternel où brilleront, comme des astres splendides, la beauté, la vérité, l'harmonie, la justice, la sainteté, l'amour... Et lorsque ma vie sera assombrie par l'épreuve ou la vieillesse, lorsque mes jours de tristesse seront nombreux, et rares mes jours de joie, — je pourrai encore l'aimer ! — Revers, insuccès, croix si diverses et si douloureuses, je souffrirai sans doute en vous portant... Ah ! je souffrirai plus que l'homme du monde. Mais quoi ! mon Sauveur ne veut-il pas les porter avec moi, pour les rendre moins lourdes ? Et puis, chaque épreuve n'est-elle pas comme un degré que je franchis et qui me rapproche du ciel, en m'éloignant du péché ? Chaque souffrance ne vient-elle pas m'initier à la communion des souffrances de mon Maître, en m'apprenant à exercer, dans ma faiblesse, un ministère de consolation ? Enfin lorsque j'appro-

cherai du dénouement tragique de toute vie humaine, serai-je abandonné dans la grande solitude de la mort? C'est encore mon Sauveur qui se tiendra près de ma couche, murmurant à mon oreille cette promesse : « Ne crains point, car je t'ai racheté, tu es à moi! » Oui, la mort est un départ, mais elle est aussi une arrivée dans la patrie éternelle : la mort est une séparation, mais elle est aussi un revoir, une réunion, au lieu où l'on ne pleure plus, où l'on ne pêche plus... En sorte que je pourrai m'associer à la parole étonnante d'Adolphe enlevé à la noble tâche qu'il aimait avec passion, dans la pleine maturité de son âge et de son talent : « La vie est bonne, et la mort aussi est bonne! » Triomphe magnifique de l'Évangile. Optimisme sublime qu'eussent envié les philosophes les plus purs du monde antique, les Socrate et les Platon. O vous qui êtes ici, devenez chrétiens pour dire à ce monde insensé qui doute et qui blasphème : « La vie est bonne, et la mort aussi est bonne », grâce au Crucifié du vendredi saint et au Ressuscité du jour de Pâques.

III

Mais la vie est d'une misère inéluctable hors de Jésus-Christ. Est-ce moi qui dis cela ? Non, c'est le cri qui s'échappe du cœur du genre humain, ou plutôt, c'est comme une clameur qui monte du fond des consciences dans la philosophie, dans la religion et dans la poésie des peuples. Et ce n'est pas notre époque qui y contredira. A travers vingt-quatre siècles, elle s'associe au pessimisme bouddhiste formulé par un jeune prince indien : « Le mal, c'est l'existence. » Apportée d'outre-Rhin ou de l'extrême Orient, c'est toujours la doctrine du désespoir et du néant qui nous envahit de toutes parts.

Interrogez la littérature. Je ne parle pas de celle qui, professant un naturalisme abject, glorifie la passion et même le crime. Je parle d'œuvres délicates, aristocratiques, fort goûtées aujourd'hui. Comme la tristesse et le découragement y sont bien portés ! Et comme ils s'y montrent à l'état endémique ! On dit de ces jeunes écrivains que leur pessimisme n'est qu'une pose, une manière à la mode d'intéresser, d'attendrir ! Le masque tombé, ils sont des « jouisseurs », rien de plus ! — Peut-être. — Mais vous

en conviendrez, ils sont sincères quand ils parlent de « la rancœur » qui s'attache à leurs plaisirs. Ils sont sincères lorsque, du milieu de leurs doutes, ils s'effrayent du « grand trou noir d'où nous sortons dans la douleur pour y retomber, lorsqu'il s'ouvrira pour chacun de nous, à jamais noir et à jamais vide ». Cela du moins n'est pas une pose; c'est une sinistre réalité.

Interrogez la philosophie. Je ne parle pas de celle qui, franchement matérialiste, affirme que tout n'est que force et matière; que la pensée elle-même n'est qu'une sécrétion du cerveau. Je veux m'en tenir à ces penseurs qui, délaissant les traditions du spiritualisme, — cette première base de la foi, — se glorifient de rejeter les idées reçues, de faire du nouveau en philosophie et en morale. A l'idéal de la vie, tel que le spiritualisme l'a conçu, tel que l'Évangile l'a précisé, ils opposent un idéal terrestre, ils créent une divinité toute moderne : le Progrès. Par une évolution continuelle, le monde avance; les individus disparaissent, mais l'espèce demeure et marche vers un idéal de justice et de bonheur qui doit se réaliser ici-bas. Que l'homme donc, remplissant sa tâche, travaille pour les générations futures; et quand viendra la mort, qu'il se prépare à

n'être point lâche, et à ne voir en elle « qu'une suprême curiosité ». Il faut qu'il consente à disparaître » tout simplement, assuré qu'il n'interrompt rien et que l'éternelle continuité des choses reprend son cours, — avec lui de moins, ce qui n'est rien ! — rien que « l'olive mûre se détachant de l'arbre », comme disait Marc-Aurèle. Voici des principes nouveaux que nous n'avons pas encore vus à l'œuvre. Où sont ceux que ces principes pousseront aux dévouements humanitaires ? Peut-être quelques sages, quelques modernes stoïciens... Encore est-il permis d'en douter. — Quant à être consolés, on n'y croit guère, rien qu'à entendre la mélancolie de leurs accents. Et l'on peut se demander si le désir de n'être point lâches et l'intérêt de la dernière curiosité les aideront à mourir ! Tout cela, c'est une sagesse à l'usage de « dilettantes » assis dans leur cabinet, au coin de leur feu... Quant au peuple, avec son robuste bon sens, il ne comprendra rien à ces subtilités. Allez dire à ces mineurs menacés dans leurs noires galeries par un coup de grisou, à ces forgerons exposés tous les jours aux ardeurs d'un foyer incandescent, allez leur dire qu'ils travaillent pour un au-delà terrestre, bien noble assurément : l'avenir de l'humanité. Ils vous répondront :

« Commencez par assurer du pain à nos femmes et à nos enfants, et puis vous ferez appel à notre dévouement en faveur de ceux qui peupleront, dans mille ou dans dix mille ans, cette planète où nous souffrons aujourd'hui. »

Non, cet idéal humanitaire n'est ni un stimulant ni une espérance. C'est une forme plus élevée du néant, voilà tout. Et s'il n'y a que le néant en perspective pour l'homme qui souffre et qui pleure, qui vieillit et qui meurt, je vous dirai avec le désabusé de l'Ecclésiaste : « Donnez des liqueurs fortes à celui qui périt et du vin à celui qui a l'amertume dans l'âme ; qu'il boive et qu'il oublie sa pauvreté, qu'il ne se souvienne plus de ses peines ! » S'étourdir, jouir, arriver, posséder ici-bas la part la plus large des biens terrestres, telle est la vraie sagesse et le suprême bon sens. — C'est la logique même du néant. — Et c'est aussi sa pratique. Car, vous le voyez bien, sous l'action corrosive de cette doctrine, tout s'abaisse, tout se détruit, — la conscience, le devoir, le sacrifice, — tout ce qui a fait jusqu'ici la dignité et la grandeur de notre destinée ! Or, quand ces forces morales sont atteintes, on peut constater, — hélas ! on les constate déjà, — les progrès effrayants de l'intempérance, de la débauche,

du crime... Apôtres du néant, vous avez refoulé les besoins de l'être supérieur et, du même coup, vous avez déchaîné les instincts de l'animal humain. Non, décidément, la vie telle que la fait votre funeste doctrine ne vaut pas la peine d'être vécue.

Rendez-moi donc mon Évangile! Rendez-moi mon Sauveur mort et ressuscité! Vous qui doutez, vous voyez bien qu'en lui seul est la certitude. Vous qui avez soif d'idéal moral, vous voyez bien qu'en lui seul est la sainteté! Vous qui voulez vivre, vous voyez bien qu'en lui seul est la vie! Vous qui pleurez, vous qui réclamez vos morts avec angoisse, vous voyez bien que lui seul, en soulevant la pierre du sépulcre, s'est acquis le droit de vous dire, comme à Marie-Madeleine éperdue au jardin d'Arimatee : « Pourquoi pleures-tu ? » O illumination du jour de Pâques qui, en dissipant les ténèbres de la tombe, rend tout son prix à la vie terrestre et transfigure notre destinée!

Chers catéchumènes, ne voulez-vous pas vous approcher de Celui qui vous attend pour la première fois à la table sainte et qui vous ouvre, toutes grandes, les portes de la vie. Si vous voulez le

servir, fuyez donc cette jeunesse pessimiste, dont je vous ai parlé, — fatiguée avant d'avoir travaillé, épuisée avant d'avoir lutté, sceptique avant d'avoir pensé, désabusée avant d'avoir vécu; — approchez-vous de la jeunesse saine, vaillante, croyante, qui représente les véritables forces de la France; enrôlez-vous dans cette noble phalange, l'espoir de notre cher pays. Alors votre vie sera utile, belle, digne des regards de Dieu! Et s'il est des blasés de vingt ans pour vous demander avec une ironie sceptique : « Qu'est-ce que la vie? » vous leur répondrez par tout ce qu'il y a de meilleur en vous, par votre vigueur morale et vos enthousiasmes généreux : « La vie, c'est le devoir, c'est l'honneur, c'est le patriotisme, c'est le sacrifice... et c'est aussi le bonheur! » Oui, décidément, la vie vaut la peine d'être vécue,... en attendant que, derrière l'inévitable nuit de la tombe, se lève l'aube de l'immortalité et de la bienheureuse résurrection.

O Christ, la vie sans toi c'est le désespoir!
O Christ, la vie¹ « avec toi est assez belle pour faire attendre le ciel, mais pas assez belle pour le faire oublier! »